

Lundi dernier, 2 mai, une nouvelle s'est répandue dans Paris avec la rapidité de la foudre: Meyerbeer est mort! Rien n'avait pu faire pressentir une pareille catastrophe. On n'avait pas vu Meyerbeer la veille, ni les jours précédents, puisqu'il était alité depuis le samedi 23 avril; mais aucun bruit alarmant n'avait circulé dans le public sur un danger que les personnes admises dans l'intimité de l'illustre maître ne soupçonnaient pas et que lui-même soupçonnait moins encore.

La consternation est générale, et la veuve et les filles de Meyerbeer, accourues en toute hâte pour recueillir son dernier soupir, peuvent se dire au moins que leur deuil est un deuil universel.

Meyerbeer est mort dans ce joli appartement de la rue Montaigne, donnant sur les Champs-Élysées, avec sa triple exposition qui ne permettait pas au moindre rayon de soleil de se dérober à ses regards, et où la vue était égayée par le tableau mouvant de la plus belle promenade du monde.

Eh bien! puisqu'il devait sitôt nous être enlevé, Meyerbeer a bien fait de mourir à Paris. Nous nous en honorons, nous, Français, et nous serions tentés de l'en remercier. Il avait vu le jour à Berlin, et c'est au milieu de nous que son âme et son génie sont retournés à Dieu. Quand nous connaissons les détails de ces derniers moments, de ces rapides instants où, l'illusion cessant, le malade a envisagé sa fin de sang-froid, dictant avec calme et lucidité d'esprit ses suprêmes instructions, peut-être alors surprendrons-nous dans quelque mot, dans quelque circonstance, le secret de sa prédilection pour Paris, quand le grand compositeur regardait, après Berlin, sa ville natale, comme sa véritable patrie.

C'est que Meyerbeer apparentait à la France par ces six grands ouvrages: *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *l'Étoile du Nord*, *le Pardon de Ploërmel*, et cette *Africaine*, cette fille de son génie qu'il a tant aimée, objet de sollicitudes beaucoup trop prolongées, qui a fait le tourment de la seconde moitié de sa carrière sans en faire la joie, qui a précipité peut-être l'instant fatal, et qui, représentée plus tôt, aurait pu lui redonner les premiers triomphes, et, à nous, les premiers enthousiasmes des *Huguenots* et de *Robert*.

On peut dire que, de tous les musiciens allemands qui se sont succédé depuis Gluck, Meyerbeer est le seul qui se soit naturalisé Français. Beethoven lui-même, malgré son génie gigantesque et sublime, reste pour nous un Allemand. Weber, malgré la popularité dont jouit son œuvre principale, reste à nos yeux un Allemand, le vrai type allemand. J'en dirai autant de Schubert, de Mendelssohn, de Schumann; de même que Chopin, bien qu'il ait vécu au milieu de nous et qu'il nous appartienne par son nom, représente le type de la nationalité polonaise. Meyerbeer n'est pas seulement Français parce que ses principaux opéras sont Français, mais parce qu'ils sont écrits dans le goût et l'esprit français, parce qu'il s'est fait lui-même Français, comme dans la seconde période de sa carrière il s'était fait Italien. Il s'est fait Français par les mœurs, les habitudes, par son commerce si bienveillant, si plein d'élégance et d'urbanité, sa conversation

si fine, si déliée, si façonnée aux surprises, aux nuances du langage des salons, langage qu'il maniait avec cette grâce aisée et circonspecte, à laquelle il savait mêler je ne sais quel léger accent de naïveté germanique.

Ce fut Paris qui donna à Meyerbeer la conscience de ce qu'il était, car, jusqu'alors, soit dans sa période de musique scolastique allemande, soit dans sa période, beaucoup plus brillante, de musique italienne, il n'avait pas été *lui*. Il tâtonnait, il cherchait sa voie. Ce fut à Paris qu'il la trouva. C'est à cette époque que nous l'avons connu. Parmi les habitués des séances de quatuors de Baillot, un jeune homme se faisait remarquer par son assiduité, par sa physionomie intelligente et pénétrante, par ses manières à la fois // 178 // distinguées, avenantes et réservées; c'était l'auteur du *Crociato*. Il observait tout, étudiait tout, était curieux de tout. A ce moment, il avait brisé définitivement avec les formes italiennes. La forme du grand art, de l'art universel, cosmopolite, lui apparut; ce fut Paris qui la lui révéla, et qui lui révéla son individualité. Il rêva l'expression puissante, poétique, dramatique, et peut-être l'expression de passions qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait abordée. Il rêva l'alliance de certaines formes vocales italiennes avec l'instrumentation allemande, le tout adapté au cadre français, clair, net et toujours saisissable. Il rêva les récitatifs coupés sur des formes moins convenues, plus expressifs, plus colorés, et le parti qu'on pouvait tirer de l'opposition du style religieux, des cantilènes empruntées au temple et du brûlant langage de la passion humaine. A partir de *Robert le Diable*, dont le succès fut éclatant, mais non incontesté, le nom de Meyerbeer devint une gloire nationale.

Personne n'a mieux compris que lui la prépondérance de l'influence française dans toutes les questions d'intelligence et d'art. Il savait, comme dit le comte de Maistre, que le Français ne peut vivre *isolé* et que chacune de ses idées fait en quelque sorte *une invasion électrique, instantanée, fulminante* dans le reste du monde. Il a joui trente-trois ans de cette gloire, gloire européenne, que, par un merveilleux échange, nous lui devons et qu'il nous doit.

Rien ne pouvait faire présager une mort aussi prompte. Nous l'avions vu, dans ces derniers temps, parlant sans inquiétude et même avec enjouement de sa santé, qui l'astreignait à un régime sévère; du reste, tel que nous le connaissions depuis l'époque dont nous venons de parler: même amabilité, mêmes prévenances, même désir d'être agréable, même curiosité des choses de l'esprit et des choses de son art. Nous l'avons vu assister cinq fois aux représentations des *Troyens* et à toutes les reprises importantes du Théâtre Italien, soit avec M<sup>lle</sup> Patti, soit avec les sœurs Marchisio, soit avec Fraschini. Nous l'avons vu prêter une attention et un intérêt plein d'encouragements à l'audition d'un essai à coup sûr peu digne de lui et où sa seule présence était déjà une inappréciable faveur.

Il n'est plus! L'art musical a perdu un de ses plus grands représentants.

La plume élégante et exercée d'un de nos beaux-esprits, ami et collaborateur de l'illustre mort, M. Henri-Blaze de Bury, nous racontera les

*LE MÉNESTREL*, 8 mai 1864, pp. 177–178.

projets, les pensées et les travaux qui ont rempli la vie de l'auteur des *Huguenots*. Elle nous révélera bien des secrets de cette haute intelligence et de ce beau génie. Cette notice succédera à la notice sur Rossini que publie actuellement *le Méneestrel*. Avec quel intérêt et quelle avidité elle sera lue!

Dès avant-hier, les restes de Meyerbeer ne sont plus au milieu de nous. Mais il nous laisse ses ouvrages immortels, sa gloire, et à tous ceux qui l'ont connu, admiré et aimé, de précieux et d'ineffaçables souvenirs.

*LE MÉNESTREL*, 8 mai 1864, pp. 177–178.

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	8 MAI 1864
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	23
Year:	31 <sup>e</sup> ANNÉE
Pagination:	177 à 178
Title of Article:	GIACOMO MEYERBEER
Subtitle of Article:	None
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page main text
Cross-reference:	None